

747194
RENÉ DUSSAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT

Byblos
**LES INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES
DU TOMBEAU D'AHIRAM, ROI DE BYBLOS**

(Extrait de la Revue *Syria*, 1924)

PARIS

LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI^e)

—
1924

PJ
4191
D87
1924
GTU
Storage

SIZE 2

PACIFIC LUTHERAN
THEOLOGICAL SEMINARY
LIBRARY

SEP 3 1963

17964

LES INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES DU TOMBEAU D'AHIRAM, ROI DE BYBLOS ⁽¹⁾

PAR

RENÉ DUSSAUD

1. L'ÉPITAPHE D'AHIRAM, ROI DE BYBLOS. TEXTE ET TRADUCTION. — 2. COMMENTAIRE.
— 3. DATE DU TEXTE. INSCRIPTION DU Puits. — 4. JUSTIFICATION DE LA DATE PAR
L'ÉCRITURE. — 5. L'INSCRIPTION DU ROI ABIBA'AL. — 6. ÉVOLUTION DE L'ALPHABET
PHÉNICIEN ARCHAÏQUE. — 7. LE NOM DES LETTRES. — 8. ORIGINE DE L'ALPHABET
PHÉNICIEN. — 9. DIFFUSION DE L'ALPHABET ARCHAÏQUE.

M. Pierre Montet a consacré sa troisième campagne de fouilles (1923) sur le site de Byblos à explorer trois tombes remontant à la XII^e dynastie égyptienne et, en dernier lieu, une tombe (hypogée V) qui a été creusée au temps de Ramsès II. Les renseignements les plus circonstanciés, qui aient encore été donnés sur ces fouilles récentes dont les résultats sont si brillants, se trouvent dans la correspondance adressée de Byblos par M. Montet à M. R. Cagnat, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ⁽²⁾ et dans les *Comptes rendus* de cette compagnie ⁽³⁾.

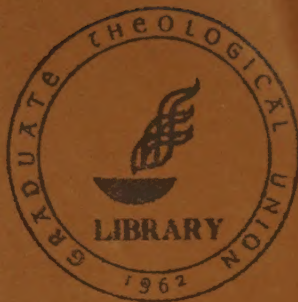
Au cours du déblaiement de l'hypogée V, un premier texte, en caractères alphabétiques phéniciens, était apparu sur la paroi sud du puits d'accès, environ à mi-hauteur. Puis, quand M. Montet fut entré dans la chambre funéraire, il découvrit, sur deux bords du couvercle d'un superbe sarcophage en pierre, une inscription gravée dans les mêmes caractères que ceux du puits. Des vestiges archéologiques qu'il releva, il conclut immédiatement qu'il se trouvait en présence d'un texte phénicien de 400 ans plus ancien que l'inscription de Mésa ⁽⁴⁾. Nous dirons immédiatement que nos recherches confirment cette opinion qui ne fut pas sans causer quelque surprise.

⁽¹⁾ Communication faite devant l'Académie des Inscriptions, le 14 mars 1924.

⁽²⁾ Publiée dans *Syria*, 1923, p. 334 et suiv.

⁽³⁾ Séance du 21 mars 1924.

⁽⁴⁾ MONTET, Lettre à M. le Secrétaire perpétuel, *Syria*, 1923, p. 342 et suiv.



Après avoir donné la traduction de l'építaphe et un court commentaire, nous discuterons la question si importante de la date, nous étudierons les particularités de l'écriture et nous terminerons par quelques considérations sur l'aspect nouveau que prend le problème, toujours ouvert, de l'origine et de la diffusion de l'alphabet.

1. L'építaphe d'Aḫiram, roi de Byblos. Texte et traduction. — M. Montet a mis obligeamment à notre disposition un estampage dont nous donnons une reproduction au trait (fig. 2) et l'image photographique (pl. XXXIX-XLI) inversée — photographie du revers de l'estampage. Nous reproduisons aussi une bonne copie prise sur place par M. Montet (fig. 1), copie qui lui avait permis de reconnaître le sens de la première ligne et de dégager le nom du défunt. L'inscription commence sur un petit côté :

1 ארן | ז פעל | אפ[מבעל] | בן אחרם | מלך גבל | לאחרם | אבה | נשתה | בעלם

Elle continue sur le grand côté en une seule ligne :

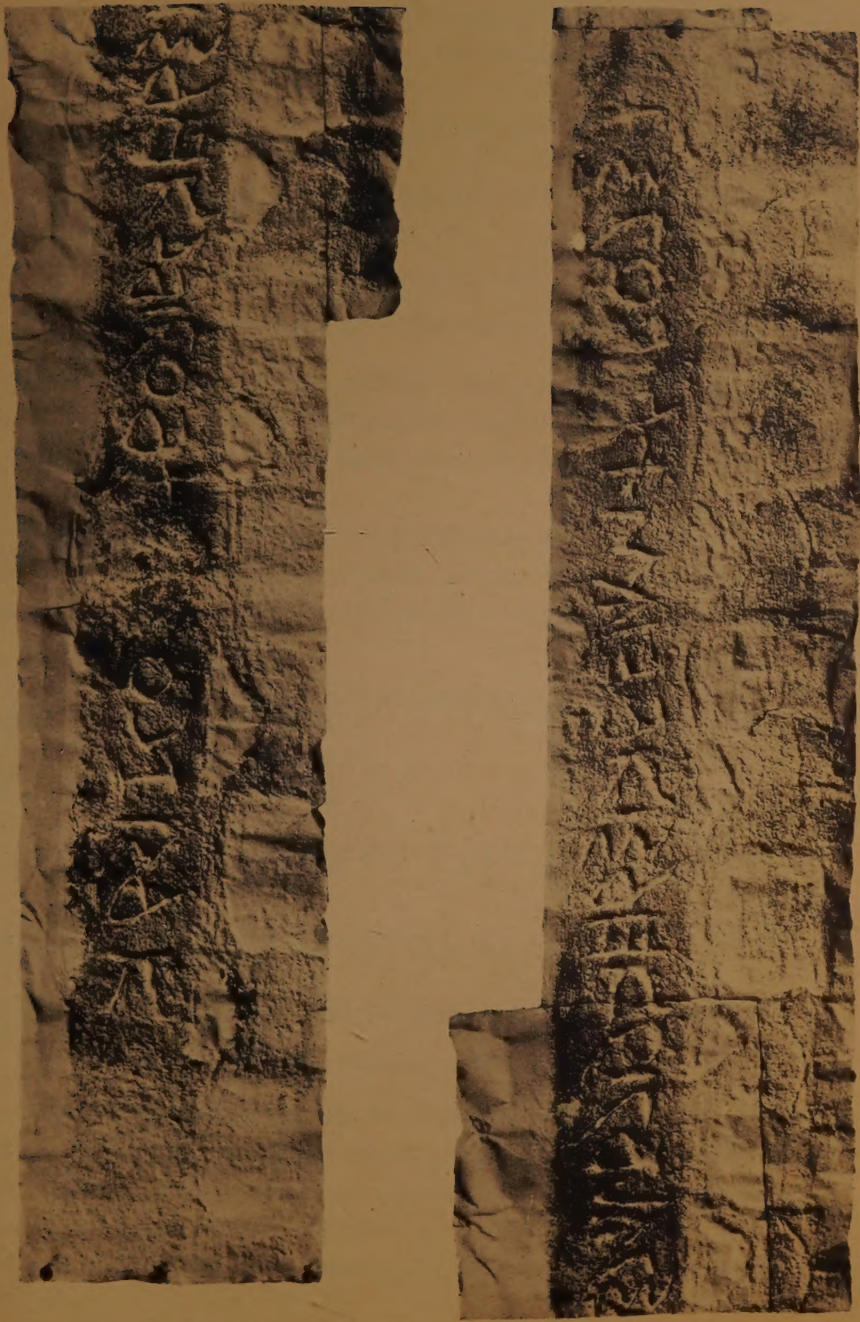
2 ואל | מלך | במלכם | רסכן | בס[ב]נם | ותמא | מוחנת | עלי | גבל | זיגל | ארן | זן | תחת סף | חטר
| משפטה | תחתפך | נסא | מלכה | ונחת | תברח | על | גבל | והא | ימה ספר | ז | לפך | שרל |

1. [Ipphe]sba'al, fils d'Aḫiram, roi de Gebal, a fait ce sarcophage pour Aḫiram, son père, comme sa demeure pour l'éternité.

2. Et s'(il est) un roi parmi les rois, ou un gouverneur parmi les gouverneurs, qui dresse le camp contre Gebal et qui découvre ce sarcophage sous le dallage, Ḥaṭor (sera) son juge : le trône de son roi se renversera et la destruction fondra sur Gebal tandis que lui (le profanateur) effacera cette inscription à l'entrée (?) de l'Hadès (?).

2. Commentaire. — Ligne 1 : ארן désigne le sarcophage même, comme dans *Genèse*, I, 26 (ארון) et dans l'inscription phénicienne de Tabnit.

Toutefois, dans cette dernière on lit הארן avec l'article devant le nom qui précède le démonstratif ; en hébreu, on dirait הזה הארון avec deux fois l'article. L'építaphe d'Aḫiram n'est pas suffisamment longue pour permettre d'affirmer que la langue phénicienne n'usait pas encore de l'article ; mais il est remarquable qu'on ne l'y trouve pas une seule fois et il faut voir là un trait d'archaïsme. Encore à l'époque perse le phénicien n'emploie l'article qu'avec une certaine réserve : Schroeder a calculé que l'inscription du sarcophage



SARCOPHAGE D'AHIRAM

Inscription phénicienne gravée sur un petit côté du couvercle
Revers de l'estampage.

au même nom ארן. On retrouve ces deux formes du démonstratif dans la stèle de Byblos (*CIS*, I, 1), puis י disparaît de l'usage en phénicien, tandis qu'il se conserve en araméen sous la forme emphatique הנה. On ne le rencontre pas sous la seconde forme en hébreu. Remarquons encore que le trait de séparation est placé ici entre le substantif et le démonstratif : « un sarcophage, celui-ci, a fait... »

Le nom du roi qui « a fait ce sarcophage » est-il à restituer Itoba'al, comme l'a pensé M. Montet et comme nous l'avons supposé après lui ⁽¹⁾, tout comme le roi de Tyr, mentionné dans I *Rois*, xvi, 31, nom rendu *Tubalu* en cunéiforme ⁽²⁾ ?

L'estampage n'est pas favorable à cette lecture, car on y relève les traces à peu près certaines d'un *samek* au lieu du *tav*. Si nous ne sommes pas victime d'une illusion, nous croyons apercevoir l'élément d'un *phé* et aussi quelques traces d'un *aleph*. Dans ces conditions il faudrait lire Aphasba'al le nom du roi, ou mieux Ipphesba'al, « Ba'al fait cesser ».

Le nom du père, Ahiram, « mon frère est élevé », est également de bonne forme cananéenne ; on le rencontre dans l'A. T. comme celui d'un fils de Benjamin ⁽³⁾, aussi dans les textes assyriens sous la transcription *Ahîrâme* ou *Ahîrâmu* ⁽⁴⁾. Il n'est pas certain que ce soit le même nom que Hiram, plus probablement Hirom à cause de la transcription assyrienne *Hirummu* et de la transcription grecque Εἰρωμος ⁽⁵⁾. Il semble que Hirom se rattache à la racine *haram* ; mais il est difficile, en présence des transcriptions assyrienne et grecque, d'accepter l'opinion de M. Ed. König ⁽⁶⁾ qui tient pour ancienne la vocalisation du livre des Chroniques : Houram. Il n'y a vraisemblablement là qu'une confusion graphique, fréquente à basse époque, entre *yod* et *vav*. Il nous semble que le nom propre Houram doit disparaître des lexiques, car dans I *Chr.*, viii, 5, il constitue une méprise évidente pour Houpham d'après *Nombres*, xxvi, 39.

אבה. Jusqu'ici le suffixe de la troisième personne masc. sing. n'était

⁽¹⁾ *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1924, séance du 14 mars.

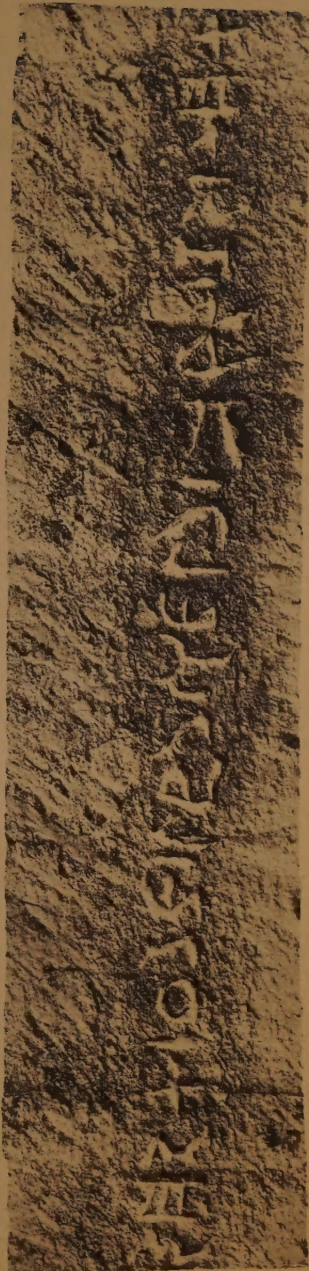
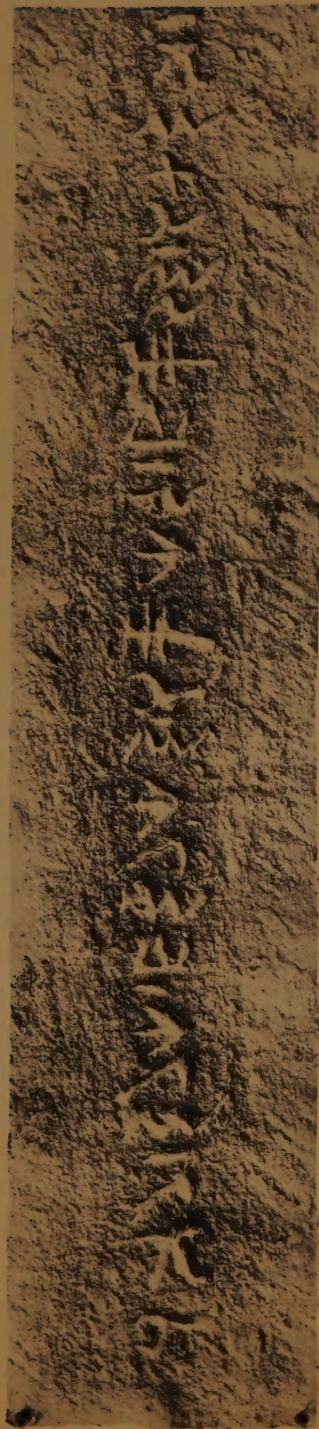
⁽²⁾ WINCKLER, *KAT*, p. 337.

⁽³⁾ *Nombres*, xxvi, 38 ; à restituer dans *Gen.*, xlvii, 21, et I *Chr.*, viii, 1.

⁽⁴⁾ ZIMMERN, *KAT*, 3^e édit., p. 482.

⁽⁵⁾ La graphie *Hîrôm* de I *Rois*, v, 24 et 32, ne laisse non plus aucun doute.

⁽⁶⁾ E. KÖNIG, *Hebr. u. Aram. Wörterbuch*, s. v.



SARCOPHAGE D'AHIRAM

Début de l'inscription gravée sur un long côté du couvercle.
Revers de l'estampage.

pas apparu en phénicien sous la forme d'un *hé*. En dehors de Byblos et déjà dans l'inscription de Kalamu, ce suffixe est *yod*; à Byblos, à l'époque de la stèle de Yehavmilk (*CIS*, I, 1), il est noté par *vav* comme dans l'hébreu classique; mais si cette lettre est écrite en phénicien, c'est qu'on prononçait *av*, non *o*. Ce *av* est une contraction de *ahou* dont nous avons ici la notation, tout comme dans la stèle de Mésa.

𐤌𐤕. Le sens n'est pas douteux et se peut tirer de la racine 𐤌𐤕; mais le terme est nouveau dans cette acception. Le *hé* qui est attaché à ce mot ne peut être que le pronom suffixe de la troisième personne masc. sing. La notion de la « maison d'éternité ⁽¹⁾ » est donc ancienne en Syrie. M. Montet me fait remarquer qu'elle correspond à l'expression égyptienne *S-t n-t h h*, « habitation d'éternité » (cf. αἰδίους οἴκους dans DIODORE DE SICILE, I, 51).

Ligne 2. — 𐤌𐤕𐤌. La copule détachée, on peut hésiter entre plusieurs valeurs pour 𐤌𐤕. La particule de défense exigerait, immédiatement après, un verbe. Nous proposons de lire 𐤌𐤕𐤌, *illou*, « si », contraction de *im* et de *lou*, bien que ce terme n'apparaisse qu'à basse époque ⁽²⁾. C'est d'ailleurs le sens attendu.

𐤌𐤕𐤌, ce titre se rencontre déjà comme glose dans les tablettes d'el-Amarna sous la forme *zukini* (236, 9) et aussi dans la dédicace au Ba'al-Lebanon (*CIS*, I, 5) où le personnage apparaît comme gouverneur de Qarthadasht (Citium) sous Hiram II. Dans Isaïe, xxii, 15, le titre de *soken* est donné au « maire du palais ». Dans 𐤌𐤕𐤌𐤌, le graveur a sauté le *kaph*.

𐤌𐤕𐤌𐤌. Le sens ne laisse aucun doute, mais le mot est nouveau.

𐤌𐤕𐤌. Nous rencontrerons la forme 𐤌𐤕𐤌. Le cas n'est pas le même que pour le démonstratif 𐤌 et 𐤕, car pour celui-ci nous avons deux formes distinctes, tandis que c'est la même préposition qui est écrite de deux façons différentes. L'arabe comme l'hébreu (notamment à l'état construit) attestent que la forme ancienne est *'alay*; mais pour écrire 𐤌𐤕𐤌 au temps de Ahiram, il fallait que la prononciation fût *'ali*. La graphie 𐤌𐤕𐤌 qu'on rencontre ici — et peut-être aussi inscr. de Kalamu l. 7 et 8 — ne peut être qu'une survivance de l'époque où l'on prononçait *'alay*. D'où la conclusion qu'avec cette inscription nous n'atteignons pas encore les premiers temps de l'écriture phénicienne.

⁽¹⁾ *Ecclesiaste*, xii, 5; *CIS*, I, 124. Fréquent en palmyrénien pour désigner le tombeau.

⁽²⁾ *Ecclesiaste*, vi, 6; *Esther*, vii, 4. De même

allû « voici », des tablettes d'el-Amarna, ne se retrouve qu'à basse époque *allou* dans *Daniel*, II, 31, etc.

וּגְבַל. On remarquera l'usage du *vav consécutif*. Il s'agit du verbe גָּבַל qui, notamment au *piel*, a le sens de « découvrir, mettre à nu ». Ainsi Michée, I, 6 : « je mettrai à nu ses fondations ». Ici, il s'agit de déterrer le sarcophage.

כָּף. En hébreu, ce mot signifie une « dalle », généralement la dalle du seuil, mais aussi le linteau quand celui-ci est constitué par une pierre (Amos, IX, 1). Ici, le mot est pris collectivement et désigne le dallage (hébreu : *riṣep̄ha* ou *marṣep̄het*) qui, précisément, recouvre les puits funéraires dans la nécropole royale de Byblos. Le même sens de dallage convient à un texte phénicien de Tyr ⁽¹⁾ — on a cru qu'il s'agissait d'un bassin, — où il faut comprendre lignes 1-2 : « nous avons fait ce dallage en pierres de Tyr », et lignes 5 et 6 : « la moitié de ce dallage ».

חַתּוֹר ne peut représenter que la déesse Hathor, déjà rencontrée sous cette forme dans CIS, I, 253 et 254, ainsi que dans la grande inscription de Maktar. On y reconnaîtra un témoignage nouveau de l'identification fort ancienne de la Ba'alat Gebal avec Isis-Hathor.

מִשְׁפָּטָה offre une difficulté. Le plus simple serait de comprendre « son jugement, son arrêt », c'est-à-dire : « Ḥaṭor (rendra) son arrêt », car le texte de l'arrêt suit. Il est cependant peu vraisemblable qu'on ait, dans ce cas, sous-entendu le verbe. Mieux vaut supposer un participe *piel* ou *poel* (d'après Job, IX, 15) : « Ḥaṭor le jugeant », c'est-à-dire le châtier, puis vient le texte du châtiment.

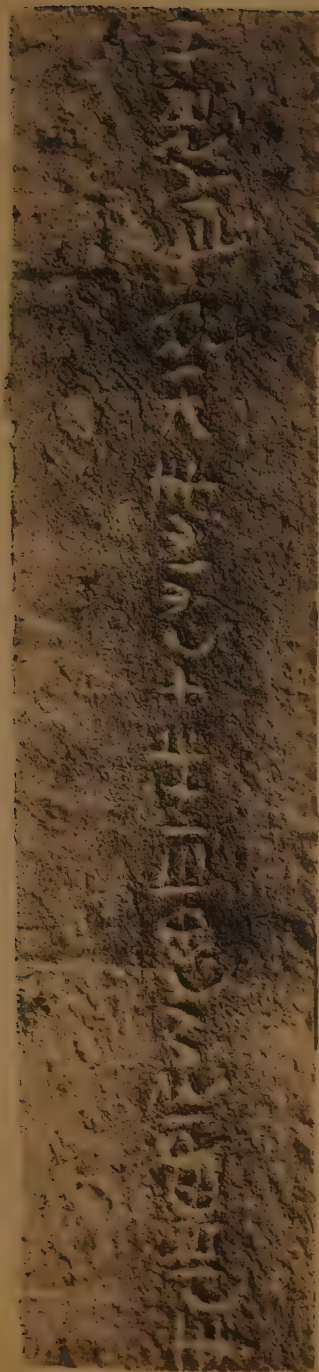
תַּחְתָּכָךְ, de la racine תַּכַּךְ, est un imparfait troisième pers. fém. d'une forme verbale identique à la huitième forme arabe, c'est-à-dire une forme *hiphtael* au lieu de l'*hitpael* habituel. Déjà une particularité du même ordre s'était rencontrée dans la stèle de Méša où elle pouvait passer pour un arabisme ⁽²⁾. Même, elle avait servi à M. Jahn pour contester l'authenticité de cette inscription. Cela prouve, une fois de plus, combien il est imprudent d'incriminer l'authenticité de la stèle de Méša en invoquant les difficultés du texte, puisque celles-ci se résolvent peu à peu, à mesure que progresse la connaissance de la langue ⁽³⁾.

Du nouvel exemple que fournit l'inscription d'Aḥiram, il résulte que la

⁽¹⁾ CLERMONT-GANNEAU, *Recueil d'Archéol. orient.*, I, p. 88 et suiv.; cf. COOKE, *Text-Book*, n° 8.

⁽²⁾ Méša, I, 11, 15, etc.

⁽³⁾ Cf. nos *Monuments palestiniens et ju-daiques* (Musée du Louvre), p. 19.



SARCOPHAGE D'AHIRAM

Fin du texte phénicien.

Revers de l'estampage.

forme réelle, ancienne, n'est pas l'*hitpaël* mais l'*hiphtael*, conservée en hébreu classique dans les verbes à première radicale sifflante. Ainsi, ce ne sont pas, comme les grammairiens l'enseignent, les verbes à première radicale sifflante qui ont subi la métathèse, mais au contraire, les autres en prenant la forme *hitpaël*. Les dialectes cananéens, tout au moins celui de Byblos, se conformaient, anciennement, sur ce point, à l'arabe et à l'assyrien.

כסא מלכה « le trône de son roi », soit le roi du gouverneur, soit le nouveau roi de Gebal.

והא, vise le profanateur. De cette graphie, il résulte que le pronom de la troisième pers. masc. sing. se prononçait *hou'a*.

ימח ספרו. Ces mots ne sont pas séparés et l'on peut hésiter à couper ainsi ; le verbe pouvait être ימחם. Notre lecture se fonde sur le sens primitif de *sepher* conservé dans les expressions *besepher* « par écrit » ou *yada' sepher* « connaître l'écriture, savoir lire ». Dans *Nombres*, v, 23, le prêtre met par écrit, *ba-sepher*, l'imprécation, et ensuite l'efface, *mahah*, dans l'eau ⁽¹⁾.

לפך שרל est de lecture matérielle certaine ; mais nous ne trouvons pas de sens satisfaisant. Le premier mot peut s'expliquer comme une reduplication de פה « bouche, ouverture » ; cf. פיוּת de *Psaumes*, CXLIX, 6 et *ISAÏE*, xli, 15. On attend ensuite la mention du *Sheol* ⁽²⁾, un équivalent de l'*arallu* babylonien. Dans une autre voie, on pourrait comprendre « tranchant » au lieu de « bouche », c'est-à-dire que l'inscription serait effacée par le tranchant d'un instrument ; mais la préposition serait *be* et non *le*.

3. Date du texte. Inscription du puits. — La date du creusement de l'hypogée V, la date du grand sarcophage qu'y a trouvé M. Montet et la date de l'inscription gravée sur ce sarcophage sont-elles contemporaines ?

En premier lieu, on ne saurait douter que l'inscription est contemporaine du sarcophage, puisque Ipphesba'al déclare avoir fait le sarcophage. Si celui-ci était remployé et si l'inscription avait été gravée lors de la réutilisation, la formule serait toute différente, ainsi qu'on peut le constater pour l'inscription de Tabnit. Donc, sarcophage et inscription sont contemporains.

De plus, il nous paraît évident — cependant nous examinerons dans un

⁽¹⁾ Cf. *Exode*, xxxii, 32 et 33 ; *Deutér.*, ix, 4, etc.

⁽²⁾ La bouche du sheol dans *Psaumes*, cxli, 7.

instant l'opinion contraire et en montrerons l'impossibilité — que la tombe a été creusée pour ce magnifique sarcophage, autrement dit pour Aḥiram. Les honneurs et le culte que lui rend son fils, Ipphesba'al, comportaient certainement en premier lieu, le creusement d'une tombe bien à lui. Or, l'hypogée a fourni de la céramique mycénienne lustrée et de la céramique chypriote (bols chypriotes à décor en échelle) dont l'association caractérise la seconde moitié du deuxième millénaire avant notre ère ⁽¹⁾. La céramique mycénienne n'est pas dégénérée, mais encore de belle fabrication. Un ivoire mycénien témoigne aussi que nous ne sommes pas dans les derniers temps du second millénaire : le taureau qu'on y voit rappelle de très près certain taureau des célèbres coupes de Vaphio qui, on s'en souvient, ont été trouvées dans une tombe à coupole. Le griffon qui dévore cet animal se retrouve sur d'autres monuments égéens, tels les ivoires d'Enkomi trouvés dans les tombes 17 et 73 qu'on s'accorde avec M. Poulsen à placer aux ^{xiii}^e-^{xii}^e siècles. Mais les ivoires d'Enkomi, quoique constituant de luxueux manches de miroirs, attestent un art dégénéré surtout dans le traitement des taureaux, et la plaquette de Byblos est certainement plus ancienne. Ces indications concordent et elles sont précisées par la découverte, dans la tombe d'Aḥiram, de deux vases d'albâtre au nom de Ramsès II, l'un dans le puits, l'autre dans la chambre funéraire elle-même ⁽²⁾. On en déduira sans qu'il puisse subsister la moindre incertitude, que la tombe, et par suite le sarcophage et son inscription, sont datés du ^{xiii}^e siècle avant notre ère, vraisemblablement de la seconde moitié de ce siècle.

Nous avons tenu pour évident que l'hypogée avait été creusé dans l'intention d'y enterrer Aḥiram, mais il est précieux d'en trouver la confirmation dans l'inscription, simple graffite, gravée sur la paroi sud du puits, vers le milieu de la hauteur. Si nous comprenons bien ce texte, il a été écrit pour empêcher la violation de la tombe ; il ne peut donc être attribué aux violateurs. On a dû le tracer au cours des premiers travaux, probablement quand la chambre funéraire, définitivement fermée, on prit soin de combler le puits. Arrivé à mi-hauteur du puits, le chef de l'équipe aura gravé cette formule. Or, les caractères de ce graffite sont identiques à ceux de l'inscription du sarcophage d'Aḥiram. On y verra une raison de plus pour rapporter cette der-

⁽¹⁾ Voir nos *Civilisations préhelléniques*, 2^e édit., p. 237-239.

⁽²⁾ MONTET, *Syria*, 1923, p. 342.

nière au temps de Ramsès II et l'on notera à quel point l'écriture était déjà en usage puisque ce graffite n'est évidemment pas l'œuvre d'un scribe.

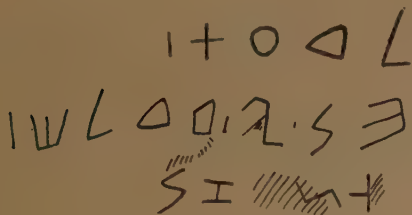


FIG. 3. — Copie de M. P. Montet.

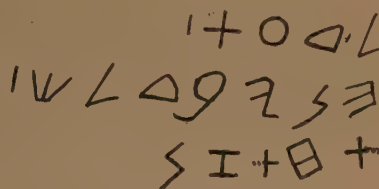


FIG. 4. — Fac-similé de la photographie.

Voici le texte du graffite d'après une copie (fig. 3) et une photographie (fig. 4) prises par M. Montet :

לדעת	1
הני בדלך	2
תחנת-ין	3

« Avis ! Voici ! Ta perte (est) ci-dessous. »

Ligne 1. — לדעת, infinitif de ידע, qui s'emploie fréquemment sans régime : « à connaître », comme nous disons : « avis ». Ou bien on peut supposer *sepher* comme régime sous-entendu et comprendre : « à lire ».

Ligne 2. — הני représente l'hébreu *hinné* et montre que le *é* de ce dernier est la contraction de *a + i*.

בדל, séparer, couper, détacher. Dans la langue rituelle « exclure, expulser » pour cause d'impureté ou de violation de la loi, ce qui était tout un. Ainsi dans Ezra, x, 18, les Israélites qui ne se rendent pas à la convocation des chefs et des anciens verront leurs biens frappés d'interdit et leur personne exclue de la communauté. De même Isaïe, lvi, 3, etc. Ici, il s'agit de l'exclusion d'entre les vivants.

Cette menace n'a pas suffi à arrêter la cupidité des violateurs. L'hypogée V avait été pillé lorsque M. Montet l'a rouvert et cela explique qu'avec des vestiges mycéniens, il ait trouvé, dans la terre du puits, des fragments de poterie chypriote, caractéristiques du *vii^e* siècle, qui fixent ainsi l'époque de la violation. Aucun fragment plus récent n'a été découvert. Or, il est certain que les inscriptions de l'hypogée V ne peuvent descendre à une date aussi basse. Entre

l'époque de Ramsès II et le ^{viii}^e siècle, il n'y a aucun doute qu'il ne faille adopter la première.

Imaginerait-on que, creusé sous Ramsès II, l'hypogée aurait été, deux ou trois siècles après, vidé de son contenu et élargi pour recevoir le sarcophage de Ahiram ? Le remploi ne porterait plus sur le sarcophage, mais simplement sur l'hypogée. Nous verrons, en étudiant ci-après le texte d'Abiba'al, qu'il faudrait placer cet aménagement entre l'époque de Ramsès II et celle de Sheshonq, même un certain temps avant cette dernière pour permettre à l'écriture l'évolution que marque le passage d'un texte à l'autre. Mais il ne suffit pas d'émettre une pareille hypothèse, il faut la démontrer. Si le travail effectué au ^{xiii}^e siècle aussi bien que la violation du ^{viii}^e-^{vii}^e siècle, ont laissé des témoins céramiques très nets, *a priori* l'inhumation qu'on placerait au ^{xi}^e siècle doit se laisser reconnaître par les vases qu'on a déposés avec le mort. Or, on ne trouve aucun vestige de cette époque.

4. Justification de la date par l'écriture. — Si d'heureuses circonstances n'avaient pas permis à M. Montet de dater exactement sarcophage et inscriptions, du moins l'examen de ces dernières aurait suffi pour établir très nettement leur antériorité à l'inscription de Méša. Les mots sont séparés par des traits verticaux, preuve indiscutable de haute antiquité et le même procédé est employé — le trait de séparation est peut-être de dimension plus réduite — dans le texte d'Abiba'al appartenant, comme nous le verrons, à la seconde moitié du ^x^e siècle. Cependant, avec ce système, il y a indécision sur la fin des phrases. Aussi n'est-il pas surprenant de relever dans la stèle de Méša, peu après le milieu du ^{ix}^e siècle, un progrès notable qui, malheureusement, ne se maintiendra pas et qui consiste à séparer les mots par des points et les phrases par des traits verticaux. En second lieu, la comparaison des caractères alphabétiques gravés sur les monuments d'Ahiram et de Méša est décisive.

Même les lettres qui, dans l'un et l'autre texte, offrent la plus grande ressemblance, ne laissent pas de présenter quelque différence. Ainsi le *vav* du sarcophage d'Ahiram présente généralement une incurvation dans le bas de la haste, et cela dans un sens opposé à celle qu'il prendra plus tard. De même, la haste du *resh* est penchée dans le sens inverse de celui qu'on adoptera dans la suite. La stèle de Méša offre ici un état intermédiaire entre l'inscription



Texte bilingue de Sheshonq I et d'Abibaal, roi de Byblos.
Revers de l'estampage.

d'Aḥiram et les textes sidoniens d'époque perse (Tabnit, Eshmounazar) : la haste est verticale. Pour d'autres lettres, telles l'*aleph* ou le *kaph*, l'écart entre l'inscription d'Aḥiram et le stèle de Mésa est beaucoup plus grand qu'entre celle-ci et les textes sidoniens d'époque perse. Ainsi donc, du point de vue paléographique, l'espace de quatre siècles (milieu du ^{xiii}^e siècle et 842, date très approchée de l'inscription de Mésa) qui, d'après les constatations de M. Montet, séparerait Aḥiram de Mésa, se justifie parfaitement. On en jugera mieux par une étude comparative des inscriptions archaïques quand nous aurons examiné un texte connu depuis longtemps, mais qu'on n'a pu jusqu'ici situer chronologiquement. Nous allons voir qu'il est d'un siècle plus ancien que la stèle de Mésa.

5. L'inscription du roi Abiba'al. — Il y a une trentaine d'années, M. Loeytved sauva des ruines de Byblos, exploitées en carrière, un fragment portant des signes hiéroglyphiques, notamment les cartouches de Sheshonq I, et trois lignes incomplètes de caractères phéniciens. Ce texte fut publié par M. Clermont-Ganneau ⁽¹⁾, — dont nous reproduisons (pl. XLII) l'estampage aujourd'hui déposé à l'Institut, — puis repris par M. Lidzbarski ⁽²⁾, mais on ne pouvait à cette époque en reconnaître tout l'intérêt parce qu'on confondait le *kaph* avec le *shin* de forme récente.

Cette correction faite, non

seulement le personnage mentionné, Abiba'al, change sa qualité de drogman

⁽¹⁾ *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1903, p. 378 et suiv., et *Recueil d'Arch. orient.*, VI, p. 74 et suiv. ; voir *Répert. d'épigr. sémit.*, n° 505. Ce fragment mesure



FIG. 5. — Restitution du socle de la statuette auquel appartenait le fragment Loeytved.

0 m. 25 sur 0 m. 22 ; il est en granit gris et a certainement été taillé en Egypte.

⁽²⁾ *Ephemeris für semit. Epigr.*, II, p. 167, avec la restitution : « Ce qu'a érigé Abiba'al,

pour celle de roi, mais toute contradiction disparaît dans la forme des caractères qui offrent une grande analogie avec l'inscription d'Aḥiram. Nous avons donc ici aussi un texte plus ancien que la stèle de Méša, et dès lors, il devient

évident que le texte phénicien rédigé par le roi Abiba'al et le texte égyptien au cartouche de Sheshonq sont contemporains. M. Montet nous a suggéré que le fragment

Loeytved pourrait avoir appartenu à une statue assise de Sheshonq et, en effet, la projection agrandie

Fig. 6. — Inscription d'Abiba'al. Fac-similé de l'estampage.

montre nettement le côté du siège d'une statuette assise avec amorce de la cuisse du personnage, les jambes à droite. On pourra en juger sur le croquis ci-contre (fig. 5).

Tout incertaine que soit la restitution du texte, elle peut se fonder sur deux observations. D'abord il ne peut manquer qu'un petit nombre de lettres. Gêné par les hiéroglyphes qui couvraient cette face du siège de la statuette, le graveur a disposé comme il a pu de l'intervalle entre les cartouches. Ensuite, le roi Abiba'al ne pouvait que s'associer à l'offrande dans le temple de Byblos d'une statuette de Sheshonq. Le titre qu'il donnait à ce dernier est fort incertain ; il se termine par un *shin* et nous ne voyons pas d'autre restitution possible que נגס *noges*, pris souvent en mauvaise part dans la Bible, mais qui se retrouve dans le titre de Negus d'Abyssinie. Nous proposons donc :

ימנא אבעל מלך גבל	1
ונג ש גבל במצרים לבעל ת	2
גבל ולב על גבל	3

1. Ont offert] Abiba'al, roi de Ge[bal,
2. Et le Suzerain] de Gebal en Égypte à la Ba'ala[t
3. Gebal et à Ba]'al Gebal.

La Ba'alat Gebal est bien connue. Quant au Ba'al Gebal, sa figure est apparue

drogman de la communauté des Giblytes en Égypte, pour la Ba'alat-Gebal, pour le salut des Giblytes. »

dans un bas-relief de Byblos sous les traits du dieu Amon, qualifié en égyptien de « seigneur de Gebal ⁽¹⁾ ».

Quoi qu'il en soit de cette restitution, le fait intéressant à relever, au point de vue paléographique, c'est que l'inscription d'Abiba'al, d'un siècle antérieure à la stèle de Méša, est manifestement plus récente que l'inscription d'Aḥiram. La discussion qui suit le montrera nettement.

6. Évolution de l'alphabet phénicien archaïque. — Le plus ancien texte phénicien, ou celui qu'on estimait le plus ancien avant les découvertes de M. Montet, était gravé sur les fragments de coupes, dédiées au Ba'al-Lebanon par un « soken de Qarṭhadast », c'est-à-dire gouverneur de Citium pour le compte de Hiram II, roi de Tyr, peu après le milieu du ^{viii} siècle.

Bien que gravée en Transjordanie, la stèle de Méša doit nous représenter assez exactement l'écriture phénicienne un siècle plus tôt, c'est-à-dire vers 842 av. J.-C. Nous avons vu que la dédicace du roi Abiba'al se plaçait un siècle auparavant et plus anciens encore sont les textes Montet.

Ce classement établi, il ressort du tableau (fig. 7) que nous avons dressé de ces divers alphabets archaïques ainsi que des explications qui vont suivre, que ces écritures ne constituent pas des divergences locales, mais les étapes de l'évolution d'un seul et même alphabet. Cette remarque s'étend à d'autres textes découverts hors de Phénicie, à Zendjirli dans la Syrie du Nord et à Nora en Sardaigne ⁽²⁾. Les inscriptions de Nora sont très voisines de l'inscription de Kalamu (Zendjirli) à rapporter à la fin du ^{ix} siècle, et cela oblige à écarter la forme de *samek* qu'on a cru découvrir dans un des textes de Nora et qui n'apparaît que plus tard ⁽³⁾.

Nous devons mentionner encore le texte qu'on a appelé le calendrier de Gezer. Comme l'a reconnu M. Lidzbarski ⁽⁴⁾, l'ancienneté de ce texte ne le cède pas à celle de la stèle de Méša. Malheureusement, nous ne pouvons l'utiliser ici parce qu'il ne constitue qu'un exercice de scribe inexpérimenté, comme en témoignent certaines méprises. La maladresse de l'apprenti scribe n'apparaît pas seulement dans le manque d'assurance du tracé des

⁽¹⁾ MONTET, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1921, p. 167.

⁽²⁾ CIS, I, 144 et 145.

⁽³⁾ Les traces de la lettre sur CIS, I, 144, sont plutôt celles d'un *mem*.

⁽⁴⁾ *Palest. Expl. Fund., Quart. Stat.*, 1909, p. 26.

lettres, dans la diversité de formes des *het* ou des *šadé*, mais aussi dans le *kaph* de la ligne 5 dont il avait d'abord prolongé la haste de gauche au lieu de celle de droite. Il a enfin commis une véritable bourde en confondant le *vav* et le *hé*, peut-être parce que ces deux lettres sont voisines ⁽¹⁾. Ainsi il nous est impossible de faire état de ce texte dans un tableau des différentes formes de l'alphabet. Toutefois, il démontre que l'écriture de Moab, connue par la stèle de Méša, ne différait en rien de l'écriture contemporaine usitée en Canaan, c'est-à-dire en Phénicie.

Il est donc établi que la période archaïque de l'alphabet phénicien, allant du ^{xiii}^e jusque vers la fin du ^{viii}^e siècle, se caractérise par une remarquable unité de l'écriture dans des pays fort éloignés, d'autant plus remarquable que cette écriture évolue avec le temps; mais elle évolue partout de même. Rien n'atteste mieux le rayonnement, à cette époque, de l'influence phénicienne, l'activité du commerce phénicien, l'emprise de ce peuple sur tout le pourtour de la Méditerranée ⁽²⁾. L'unité de l'écriture phénicienne, fonction du commerce de cette population, nous permettra d'en retracer l'évolution.

L'*aleph* des textes Montet présente une forme inattendue. On ne peut plus y reconnaître une tête de bœuf, tout au plus des cornes et encore seraient-elles dissymétriques, l'une étant droite, l'autre recourbée à son extrémité. Il est donc difficile de voir dans le nom de la lettre *aleph* autre chose qu'un appel acrophonique.

Entre le texte d'Aḥiram et celui d'Abiba'al, une évolution très nette se remarque. L'usage du calame a amené à tracer sans lever la main les deux traits latéraux de la lettre, qui ont ainsi constitué un angle aigu dont la pointe a naturellement débordé, sur la gauche, la haste verticale. Cette évolution, complètement achevée avec la stèle de Méša, amène à la forme classique de l'*aleph* d'où les Grecs ont tiré leur *alpha*. Il en résulte que l'emprunt de

⁽¹⁾ Récemment M. MAYER-LAMBERT, *Revue des Études juives*, 1923, II, p. 64 et suiv., a émis l'ingénieuse hypothèse que cette lettre énigmatique représentait, dans ses variantes, la suite des chiffres de 1 à 7. Mais ces variantes ne dépassent pas ce que nous constatons pour les autres lettres — elles sont exagérées dans la

reproduction de M. Mayer-Lambert qui fait même intervenir des traces de caractères appartenant à une inscription plus ancienne — et, pour les chiffres 2 et 3, nous devrions avoir une simple répétition de l'unité.

⁽²⁾ Voir VICTOR BÉRARD, *les Phéniciens et l'Odyssée*, 2 vol.

LES INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES DU TOMBEAU D'AHIRAM 149

VALEUR	Ahram BYBLOS fin XIII ^e siècle.	Abibaal BYBLOS fin I ^e siècle.	Méša vers 842.	NORA fin IX ^e siècle.	Kalamu ZENDJIRLI fin IX ^e siècle.	Barrekoub ZENDJIRLI VIII ^e siècle.	CIS, I, 5 2 ^e moitié du VIII ^e siècle.
א	KK	K	⋈	⋈	⋈	⋈	⋈
ב	ג ג	ג	ג	ג	ג	ג	ג
ג	ד	⋈	⋈	⋈	⋈	⋈	⋈
ד	ה ה		ה	ה	ה	ה	
ה	ו ו		ו		ו	ו	
ו	ז		ז		ז	ז	⋈
ז	ח ח		ח	⊠	⊠	⊠	⊠
ח	ט		ט	⋈	⋈	⋈	⋈
ט	י י	⋈	י	י	י	י	י
י	כ כ	⋈	כ	כ	כ	כ	כ
כ	ל ל	⋈	ל	ל	ל	ל	ל
ל	מ מ		מ	מ	מ	מ	מ
מ	נ נ		נ	נ	נ	נ	נ
נ	ס ס	⊠	ס	⊠	⊠	⊠	⊠
ס	ע ע		ע	ע	ע	ע	ע
ע	פ פ		פ	פ	פ	פ	פ
פ	צ צ	⋈	צ	⋈	⋈	⋈	⋈
צ	ק ק		ק	ק	ק	ק	ק
ק	ר ר	⋈	ר	ר	ר	ר	ר
ר	ש ש		ש	ש	ש	ש	ש
ש	ת ת		ת	ת	ת	ת	ת

Fig. 7. — Évolution de l'alphabet phénicien archaïque.

l'alphabet par les Grecs est postérieur au texte d'Abiba'al, c'est-à dire postérieur au troisième quart du ^xe siècle avant notre ère.

Le *bet* des textes Montet est franchement replié sous lui-même. Le *guimel* est remarquable par sa haste verticale.

Le *dalet* ne se rencontre pas dans le texte gravé sur le sarcophage, mais il apparaît deux fois dans le graffite relevé par M. Montet sur la paroi sud du puits. Il affecte une forme trapue de triangle équilatéral, mais dans une position qui écarte tout rapprochement avec le sens de « porte » ; par suite, le nom de *dalet* donné à la lettre n'a pas d'autre raison d'être que le principe de l'acrophonie. Dans la stèle de Méša le *dalet* conserve une forme triangulaire, mais tend à devenir une petite lettre. Peu après, le côté droit du triangle fait saillie par le bas et ce trait s'accroîtra au point d'amener une confusion avec le *resh*.

Dans le texte d'Aḥiram, le *hé* offre deux aspects, suivant que la haste verticale dépasse ou non vers le bas. Le *vav* est tout à fait surprenant. La tête est constituée par une demi-circonférence et la haste s'incurve vers la gauche. La forme divergente et unique au mot *ve-naḥat* de la ligne 2 est une simple négligence de gravure. Dans la stèle de Méša la haste est droite et verticale ; plus tard, elle s'incurvera, mais en sens contraire de l'incurvation primitive.

Le *zain* se présente avec la forme régulière que nous attendons.

Le *het* est constitué par un rectangle barré horizontalement en son milieu avec dépassement ou non des hastes verticales. Les deux types se rencontrent dans l'inscription. Dans la suite, la lettre sera surtout caractérisée par les deux grandes hastes verticales, au point qu'il importe peu que les traits transversaux soient au nombre de deux ou de trois. Comme pour d'autres caractères, l'inscription du Ba'al-Lebanon a un faux air primitif : le déséquilibre dans la longueur des hastes marque une longue évolution.

Le *tet* a une forme plus ancienne que dans la stèle de Méša. La régularité de la lettre ancienne est significative pour souligner le caractère artificiel de l'alphabet primitif sur lequel nous reviendrons dans un instant.

Le *yod*, quand on l'examine attentivement, a des caractères qui le distinguent bien de celui de l'inscription de Méša. D'abord ses dimensions, puis l'incurvation du trait supérieur, à laquelle on reviendra, en partie, après une

période où la lettre prend un caractère angulaire. Le *yod* d'Aḥiram est verticalement posé sur une base. Tous ces traits se déformeront pour donner finalement une lettre très petite.

Le *kaph* est de forme inattendue qui a bien été identifiée par M. Montet. Nous l'avons retrouvé identique dans l'inscription d'Abiba'al. Entre l'époque de Sheshonq I^{er} et celle de Méša, on a pris l'habitude de prolonger soit le trait du milieu, soit plutôt le trait de droite : on a des exemples de l'un et de l'autre dans la stèle de Méša. Puis, le dernier procédé devient de règle avec redressement de la lettre.

Dans le texte d'Aḥiram, le *lamed* se présente soit sous la forme incurvée, soit sous la forme angulaire. Ce n'est qu'à l'époque perse que le *lamed* s'adjoindra un troisième trait d'abord à peine sensible et bientôt élément important de la lettre.

Le *mem* est remarquable par sa position verticale, qui s'atténue déjà dans l'inscription d'Abiba'al et se fait à peine sentir dans la stèle de Méša. Les textes de Nora (CIS, I, 144 et 145) et de Kalamu semblent conserver mieux la forme ancienne de cette lettre que la stèle de Méša, sauf en ce qui concerne l'incurvation de la hampe qui disparaît. Dans les dédicaces au Ba'al-Lebanon, le *mem* archaïque a achevé son évolution : les zigzags sont couchés sur la ligne d'écriture et la haste est verticale. Dans la suite, de graves déformations atteindront cette lettre. Précisément, à cause de leur évolution rapide, le *mem* et le *kaph* sont particulièrement utiles pour classer les écritures phéniciennes archaïques dans l'ordre suivant : Aḥiram, Abiba'al, Méša, Nora (Sardaigne), Kalamu, Hadad⁽¹⁾ et dédicaces au Ba'al-Lebanon (Chypre). Dans le texte d'Aḥiram, on remarquera certains *mem* où le graveur a cherché à rendre les traits souples du calame.

Le *noun* des anciens textes de Byblos a un aspect trapu qu'il a déjà perdu dans la stèle de Méša.

On pourrait définir les écritures phéniciennes archaïques comme celles où le *samek* conserve sa forme primitive, c'est-à-dire trois traits horizontaux régulièrement posés sur une haste verticale qui les coupe en leur milieu. Le

(1) On classe généralement les textes de Kalamu et de Hadad, trouvés à Zendjirli, parmi les écritures araméennes ; mais, en réalité, ce

sont des textes phéniciens en écriture phénicienne.

samek qu'on a cru reconnaître dans une inscription de Nora (*CIS*, I, 144) est, nous l'avons dit, impossible à cette date; au lieu de *samek*, il faut probablement lire *mem*.

Le *'ain*, également, est d'une remarquable fixité plus encore que le *samek*, puisqu'il se maintient d'un bout à l'autre de l'écriture phénicienne, avec simplement une tendance à réduire ses dimensions. Tout au contraire, cette lettre évoluera profondément dans l'écriture araméenne.

Le *phé* du texte d'Aïram a l'aspect d'un crochet typographique ou d'une parenthèse. Il n'offre pas la tête angulaire (Mésa et Kalamu) ou arrondie (Nora et Hadad) qui le caractérisera dans la suite.

Le texte d'Aïram ne contient ni *šadé*, ni *qoph*. Celui d'Abiba'al fournit un très ancien *šadé* extrêmement intéressant et sur lequel nous reviendrons quand nous examinerons comment a été constitué l'alphabet phénicien.

Le *resh* est de la forme attendue, mais on remarquera que son inclinaison est l'inverse de celle qu'on adoptera dans la suite. L'intermédiaire est fourni par Mésa. Dans l'exemple des dédicaces au Ba'al-Lebanon, il faut tenir compte de la tendance du graveur sur métal à régulariser les lettres en posant verticalement toutes les hastes; il semble avoir voulu ainsi gagner de la place.

Le *shin* est immuable dans tous les alphabets archaïques. Dans la suite, il évoluera parallèlement au *mem*.

Le *tav* a la forme d'une croix grecque; mais un tel tracé exige un fort déplacement de la main que les scribes auront immédiatement tendance à réduire. Déjà dans le texte d'Aïram, la croix perd quelquefois ses angles droits. Dans Mésa, la forme régulière est la croix de saint André, dont le trait le plus mal commode à tracer sera bientôt fortement réduit. On voit par notre tableau que le *tav* des dédicaces au Ba'al-Lebanon qu'on pourrait tenir pour fort ancien, répond au redressement — systématique chez ces graveurs sur métal — de la grande haste.

7. Le nom des lettres. — Si l'on cherche à établir une définition un peu stricte de la forme des lettres par le nom qu'elles portent, on n'aboutit pas, dans la plupart des cas, à un résultat satisfaisant. Ces noms sont certainement anciens, s'ils ne sont pas primitifs, puisqu'ils ont passé en grec.

Pour diminuer un peu le nombre des discordances entre le nom et la

forme des lettres. M. Lidzbarski a ingénieusement imaginé que l'orthographe de ces noms, telle qu'elle nous est conservée, n'est pas primitive et qu'elle a subi des altérations soit à la suite d'un long usage, soit sous l'influence d'une méprise sur leur signification ⁽¹⁾. Il a ainsi étendu le champ des rapprochements; mais on reconnaît là le procédé qu'on emploie dans les cas désespérés: la correction littéraire.

M. Lidzbarski tient que le nom ancien de la lettre *zain* était *zait*, en se fondant sur le nom grec *zēta*, et il suppose que, primitivement, la lettre figurait un rameau d'olivier. Mais il invoque une forme de basse époque; le texte d'Aḥiram ne permet pas d'interpréter ainsi ce signe.

Le savant sémitisant est plus heureux en conjecturant, d'après l'inscription de Méša, que le *šadē* primitif — on y a reconnu un hameçon, une faux, même un nez — figure un escalier ⁽²⁾, d'où il conclut que l'appellation primitive devait avoir été tirée de *ša'ad*, « monter ». Mais pourquoi ce nom primitif se serait-il déformé alors que tant d'autres se seraient conservés? Nous ne sommes pas à l'époque où l'on ne savait plus prononcer le *'ain*.

Ainsi les facilités nouvelles — d'ailleurs peu nombreuses — que M. Lidzbarski a ouvertes pour concilier les noms et les formes ne nous paraissent pas à retenir et nous concluons qu'il n'y a aucune dépendance réelle, fondamentale, entre le nom et la forme des lettres phéniciennes. Sur ce point, les auteurs de l'alphabet ont rompu radicalement avec le système égyptien, ce qui souligne l'originalité de leur œuvre.

Les formes anciennes fournies par les inscriptions du tombeau d'Aḥiram permettent une meilleure appréciation de la correspondance réelle entre la forme et le nom de la lettre. Celui-ci répond simplement au principe de l'acrophonie et en cela encore les Phéniciens ont innové ⁽³⁾. Que parmi les noms, dont le premier élément était constitué par la lettre qu'on cherchait à nommer, on ait choisi un terme qui en rappelle plus ou moins la silhouette, c'est possible; mais ce ne paraît pas avoir été la préoccupation dominante

⁽¹⁾ LIDZBARSKI, *Die Namen der Alphabetbuchstaben*, dans *Ephemeris für sem. Epigr.*, II, p. 123-139.

⁽²⁾ Cette lettre se rencontre dans le texte d'Abiba'al.

⁽³⁾ On tend, en effet, à écarter l'hypo-

thèse de Champollion qui expliquait les signes unilitères égyptiens par le principe de l'acrophonie; cela n'est vrai qu'avec les fantaisies orthographiques de basse époque; cf. H. SORAS et E. DRIOTON, *Introduction à l'étude des hiéroglyphes*, p. 35 et suiv.

et, en tout cas, ce nom ne paraît avoir eu aucune influence sur la forme de la lettre.

Aleph signifiant « bœuf, taureau », les savants modernes ont estimé que la lettre dessinait la tête de l'animal, c'est-à-dire la partie pour le tout. Si le signe, tel qu'on le voit dans l'inscription d'Aḥiram, a quelque rapport avec l'animal dont il emprunte le nom, ce ne peut être que par les cornes. On peut imaginer, en effet, en tournant la lettre de 90 degrés qu'on ait voulu figurer deux cornes faisant saillie au-dessus du joug. Il est remarquable que ce signe ne se retrouve pas en égyptien où les cornes incurvées aux extrémités paraissent plus spécialement attribuées à la vache.

Le *bet* n'évoque en rien une maison. Le signe tel que nous le connaissons aujourd'hui n'a absolument aucun trait commun avec le *b* égyptien. Le seul signe dont on pourrait le rapprocher est le *h*. Le signe phénicien n'a donc aucun rapport avec l'objet dont il porte le nom et qui n'intervient que comme appel acrophonique.

La discordance est complète entre le *yod* et la main : si le nom avait imposé la forme, on eût plutôt donné au *yod* la forme du *kaph*. Ce dernier, comme formé de trois doigts, ne peut guère représenter la paume de la main. Il désignerait plutôt une « palme », *kapha*. On n'a même pas cherché à donner au *dalet* la forme régulière qui eût rappelé la « porte » de tente, si tant est que les primitives portes de tentes aient été triangulaires. Nous avons vu l'impossibilité d'expliquer par la forme des lettres les noms du *šadé* et du *zain*.

Si, donc, quelques noms paraissent convenir à la forme de la lettre, ce n'est là qu'un rapprochement accessoire, ainsi le *'ain* qui peut figurer la prune de l'œil, le *phé* qui ne saurait représenter la bouche, mais plutôt le tranchant d'une arme, le *mem* simulant l'eau à la manière égyptienne.

8. Origine de l'alphabet phénicien. — Nous laisserons à M. Montet le soin de montrer que les théories dérivant l'alphabet phénicien des écritures égyptiennes, ne sont plus tenables en présence des nouveaux textes de Byblos⁽¹⁾. M. Montet a montré, d'autre part, qu'au temps de la XII^e dynastie égyptienne, les scribes gibilites maniaient les hiéroglyphes. Les tablettes d'el-Amarna ont

(1) Il s'agit des théories de Sethe et Gardiner aussi bien que de celle de E. de Rougé. Nous avons indiqué dans les *Civilisations préhel-*

léniques, 2^e édit., p. 433, en quoi péchait cette dernière.

prouvé leur expérience des signes cunéiformes aux ^{xv}^e et ^{xiv}^e siècles : par les gloses cananéennes introduites dans leurs rédactions épistolaires, ils ont affirmé leur nationalité. Il est fort probable qu'ils connaissaient aussi les principales écritures égéennes, qui offrent des signes semblables aux leurs⁽¹⁾ à côté d'autres beaucoup plus compliqués de forme.

Les Phéniciens n'ont adopté aucun de ces systèmes et leur création, bien qu'aidée par la connaissance de ces écritures, a été moins mécanique qu'on le supposait. Même M. Lidzbarski, qui admettait que l'alphabet fût l'œuvre d'un Cananéen ayant quelque teinture du système égyptien, estimait que les Phéniciens, là comme ailleurs, avaient été des adaptateurs plus que des inventeurs. M. Kalinka adopte l'hypothèse la plus récente d'après laquelle les Phéniciens ont reçu l'alphabet des nomades de l'Est⁽²⁾.

Il faut rendre aux Phéniciens ce qui, décidément, leur appartient. Ils ont été les auteurs d'une des plus grandes inventions de l'humanité, le jour où ils ont rompu délibérément avec les écritures si compliquées qui étaient alors en usage, où ils ont démêlé vingt-deux sons simples permettant de noter les diverses articulations consonantiques de leur langue et où ils ont créé de toutes pièces un système de signes d'une remarquable simplicité, dans lequel chaque lettre se distingue à première vue de toutes les autres. Du premier coup, ils ont atteint la perfection : les déformations que le temps a fait subir à leur système ne l'ont pas amélioré.

Le caractère artificiel et original de l'alphabet phénicien a été reconnu par Joseph Halévy pour certaines lettres qu'il estimait dériver l'une de l'autre⁽³⁾. Le texte d'Aḥiram renforce considérablement cette conjecture. Non seulement on peut la tenir pour démontrée, mais on peut l'étendre à tout l'alphabet⁽⁴⁾.

(1) Sur une dalle d'une tombe de Zafer Pappoura en Crète (EVANS, *The Prehistoric Tombs of Knossos*, p. 13) appartenant à la basse époque mycénienne, on lit deux signes qui reproduisent exactement le *zain* et le *noun* d'Aḥiram. M. Evans n'admet pas que ce soient des signes d'écriture, mais simplement des marques de tâcherons, la dalle ayant été tirée, selon lui, de l'ancien palais de Knosse. Un seul de ces signes se retrouve dans l'écriture crétoise.

(2) KLIO, t. XVI, p. 302 et suiv.

(3) JOSEPH HALÉVY, *Nouvelles considérations sur l'origine de l'alphabet*, dans *Revue sémitique*, IX (1904), p. 336-370 ; cf. LIDZBARSKI, *Der Ursprung des Alphabets*, dans *Ephemeris für Sem. Epigr.*, I, p. 261-271.

(4) PILCHER, *Proceedings Soc. of Bibl. Arch.*, 1904, p. 168-173, a été le seul jusqu'ici à admettre le caractère entièrement artificiel de l'alphabet phénicien ; mais sa démonstration d'un caractère trop géométrique se fondait, en partie, sur des formes tardives.

En effet, il est évident aujourd'hui que le *het* est dérivé du *hé* par l'addition d'un trait, et de même le *samek* du *zain*, le *šadé* du *shin*, le *qoph* du *'ain*. Le *mem* est la reduplication du *noun*; de même l'adjonction de deux traits formant angle déduit le *bet* du *phé*. Le *tet* est évidemment une combinaison du *'ain* et du *tav*. Si le *lamed* primitif était angulaire, la parenté des formes *lamed*, *mem*, *noun* serait certaine. D'autres lettres se rapprochent quant à la forme, mais non plus par le son, ainsi *dalet*, *resh*, *bet*.

9. Diffusion de l'alphabet archaïque. — On se rendait assez bien compte que les formes des lettres jusqu'ici connues n'étaient pas toujours les plus anciennes; c'est pourquoi nous avons supposé l'existence d'un alphabet prototype, sans pouvoir préjuger qui l'avait créé⁽¹⁾. Depuis les découvertes de M. Montet, il apparaît que cet alphabet prototype, qui existait dès au moins le ^{xiii}e siècle avant notre ère, est l'œuvre des Phéniciens.

Tous les autres alphabets en dérivent. Nous avons déjà observé, à propos de la forme de l'*aleph* dans l'inscription d'Abiba'al, que les Grecs n'ont pu emprunter l'alphabet aux Phéniciens avant la fin du ^xe siècle. D'autre part, cet emprunt est antérieur au développement pris par un des côtés du *dalet*, donc antérieur aux textes de Nora et de Kalamu, c'est-à-dire antérieur à la fin du ^{ix}e siècle. On vérifie ainsi l'opinion généralement accréditée que les Grecs ont adapté l'alphabet à leur langue au cours du ^{ix}e siècle. En fixant au ^xe siècle l'introduction de l'alphabet phénicien en Grèce, Szanto n'avancait qu'une hypothèse vraisemblable⁽²⁾. Gereke, en plaçant l'origine de l'alphabet grec au début du ^{ix}e siècle, se fondait sur ce que les alphabets lycien et carien qui impliquent, selon lui, l'alphabet grec, sont nés avant la fin du ^{ix}e siècle⁽³⁾.

L'emprunt ne s'est pas fait sans quelques variantes qui marquent le travail d'adaptation; mais, dans l'ensemble, la conservation des formes est remarquable. Il en va autrement pour l'alphabet sabéen ou himyarite.

Toutes les tentatives qui ont été faites pour déduire l'alphabet sabéen de l'alphabet phénicien ont échoué, bien qu'il soit évident que le premier s'inspire du second. La solution qui consistait à trouver un intermédiaire dans les

⁽¹⁾ Dans *les Civilisations préhelléniques*, 2^e éd., p. 434-435, et déjà dans *les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 67 et suiv.

⁽²⁾ SZANTO, dans PAULY-WISSOWA, *Realenc.*, s. Alphabet.

⁽³⁾ GERCKE, *Hermès*, XLI, 1906, p. 510-561.

alphabets de l'Arabie du Nord (lihyanite, safaïte)⁽¹⁾ ne paraît guère acceptable. Il nous semble que les adaptateurs de l'alphabet phénicien à l'écriture sabéenne ont connu les anciens alphabets grecs, comme nous avons essayé de le montrer⁽²⁾; ils ont travaillé d'autant plus librement, avec les formes phéniciennes et grecques devant les yeux, qu'il leur fallait dédoubler certains sons pour rendre les inflexions de leur langue. Par une transformation raisonnée et profonde des écritures connues, ils ont abouti à dresser un alphabet dont le rapport avec les prototypes n'est pas toujours aisé à saisir.

On doit expliquer de même l'écriture libyque, qui offre un tracé beaucoup plus fantaisiste par rapport aux alphabets courants.

RENÉ DUSSAUD.

⁽¹⁾ PRAETORIUS, *Bemerkungen zum südsemītischen Alphabet*, ZDMG, 1904, p. 715-726.

⁽²⁾ *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, p. 67-90.



PACIFIC LUTHERAN
THEOLOGICAL SEMINARY
LIBRARY

SEP 8 1963

PJ417/
.D8

Dussaud, René

Les Inscriptions Phéniciennes
du Tombeau D'Ahiram, Roi de
Byblos.

17964

TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}